

LES AGRÉMENTS DE LA CONVERSATION MODERNE



Lui. — Quel beau temps, n'est-ce pas, mademoiselle ?
Elle. — Oui, en certains endroits ; mais il doit pleuvoir quelque part.

APRÈS DIX ANS D'ABSENCE

RÉCEPTION TOUCHANTE

New-York, 1er août 1877.

« Mon cher Prosper,

« Enfin, c'est bien décidé cette fois. Nous abandonnons l'Amérique et allons rentrer définitivement en France. Dans quelques semaines j'aurai terminé la liquidation complète de toutes mes affaires ici et je m'embarquerai sur le paquebot qui me ramènera auprès de toi.

« Certes, j'ai hâte de te revoir, depuis plus de dix ans que nous sommes séparés, mais il y a quelqu'un qui, plus que moi encore, est impatient de t'embrasser, c'est ton neveu et filleul Arthur. Aussi, sa présence ici ne m'étant plus indispensable, l'ai-je autorisé à me devancer auprès de toi. Tu le trouveras bien changé et auras peine à le reconnaître. Le gringalet timide dont tu plaisais l'allure embarrassée est devenu un grand, fort et beau garçon qui n'a pas froid aux yeux. Tu jugeras bientôt de la transformation, car Arthur arrivera auprès de toi huit jours après la réception de la présente lettre. Il s'embarquera le 10 à New-York sur la *France* et sera vraisemblablement au Havre le 20 ou le 21. Aussitôt débarqué, il prendra le train pour Paris.

« Je ne t'en écris pas plus long aujourd'hui. Mon fils te mettra de vive voix au courant de nos affaires et de nos projets.

« A bientôt, maintenant, ton frère affectionné,
Alphonse REBOUILLANT.

Telle était la teneur d'une lettre dont la lecture, dans la matinée du 12 août 1877, provoquait à chaque instant des exclamations joyeuses de la part de Prosper Rebouillant qui avait peine à la déchiffrer, tant était grande l'émotion qu'elle lui causait.

* *

Son émotion était d'ailleurs bien naturelle.

Le frère qu'il allait revoir après dix ans de séparation, le neveu qu'il allait enfin pouvoir em-

brasser, composaient toute sa famille : ils étaient les deux seuls êtres auxquels il avait voué depuis de longues années une affection inaltérable et sans bornes. Il n'avait jamais vécu et ne vivait que pour eux.

Son frère, plus jeune que lui de dix ans, c'était lui qui l'avait pour ainsi dire élevé. Lorsque mourut leur père, lui, l'aîné, venait de prendre ses vingt-deux ans et était à peine un homme. Il avait alors renoncé à se marier pour s'occuper avec plus de sollicitude de l'instruction et de l'éducation du jeune orphelin, puis pour servir de guide, au début de la vie, au jeune homme inexpérimenté et pour l'aider à se créer une situation.

Aussi, quelle joie pour lui lorsqu'Alphonse eut brillamment terminé ses études à l'École centrale ! et quel orgueil quand il vit le nouvel ingénieur attaché à l'une des plus importantes usines de Paris !

A partir de ce moment, l'excellent Prosper crut bien terminées pour toujours, pour son frère et

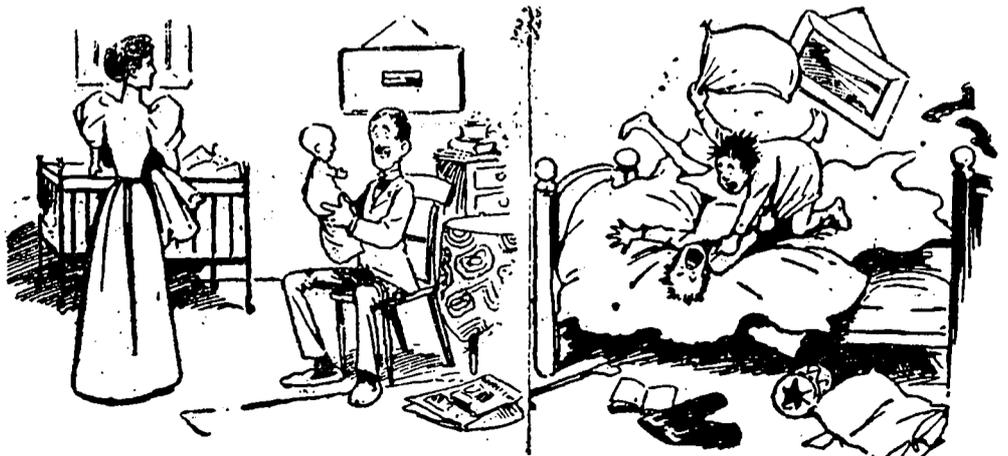
tacher d'une façon double un aide dont chaque jour il était à même de reconnaître les sérieuses qualités, lui avait donné sa fille en mariage et l'avait associé à son industrie.

Pendant près de quinze ans aucun nuage n'était venu troubler la sérénité du jeune ménage. La femme d'Alphonse était charmante et possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Loin de diminuer avec le temps, l'affection mutuelle des deux époux ne faisait que croître de jour en jour, d'autant plus qu'un lien nouveau était venu resserrer leur union : un fils leur était né, Arthur, dont l'excellent Alphonse avait été le parrain. Dirigé par de parfaits parents, ce fils leur donnait de continuelles satisfactions et promettait de devenir à son tour un bon sujet et un homme utile.

* *

Mais tout à coup, en une seule année, les catastrophes s'étaient succédées sans interruption

JAMAIS CONTENT



I

Le papa. — Quel bonheur, quand les enfants se sont assez grands pour coucher seuls dans leurs chambres !

II

Le moment du bonheur arrivé.